

L'INTRUS

vitables coups de ponce de l'artiste apportés à la réalité, suppressions ou ajouts plus qu'autorisés, normaux, dans une œuvre qui ne se veut pas confession. Dans *La Métamorphose des Cloportes*, et surtout dans *La Cerise*, l'auteur avait évoqué son ancienne existence de... disons « truand » pour simplifier (une période que lorsque j'y repense, je me demande comment on a pu tenir si longtemps sans se faire crever. On sprintait fatal vers la catastrophe... En préparant les coups avec soin, on met neuf chances sur dix de son côté. Neuf... Reste le hic, le numéro dix! Tant va la cruche...). et ses années de prison, d'hôpital, de sana. *La Cerise* est un livre noir, poignant, un témoignage brutal et sans littérature — à force de talent et de sincérité — sur les prisons. L'admirable est que le fonds de gaieté, d'humour et de bon sens qui me semble, à travers de nombreux avatars, caractériser la nature de l'auteur, fasse de ce reportage terrible un livre d'une grande humanité. Et quelle langue, riche, nerveuse, pleine d'invention dans l'emploi de l'argot! Qu'il s'en défende ou non Alphonse Boudard est un authentique, un parfait écrivain. Pourquoi, dans leur manie de vouloir tout étalonner, certains citent-ils à son propos les noms de Céline, de Jean Genêt et d'Albert Simonin? Ces trois, à vrai dire, sont aussi éloignés les uns des autres que Boudard l'est d'eux. Alphonse Boudard est Alphonse Boudard, et c'est très bien ainsi.

Dans *Les Matadors*, il nous montre comment il fit, sans l'avoir voulu son apprentissage de malfrat. En août 1944, à la Libération de Paris, il n'a pas vingt ans; après des mois de clandestinité, de tracts, d'attentats et de barricades, 2^e classe aux F.F.I., il est désigné pour accompagner en « mission spéciale » vers l'Allemagne un capitaine et un adjudant — « venus d'où? On ne savait pas au juste... » — auxquels il accorde au départ un respect sans arrière-pensée. Le trio dispose d'une vieille traction 11 CV où ils embarquent des caisses de grenades, des bidons d'essence et des vivres. Dans le chaos des chemins et la familiarité de la voiture, Boudard, au début naïf et émerveillé, découvre peu à peu le véritable visage de Herlier, le capitaine à l'élégance trop voyante et de Gaspard, l'adjudant au visage de rat. Le voyage tourne bientôt à l'équipée burlesque dont les sommets sont une scène de carnaval dans un château mis au pillage, la chute et l'abandon de l'auto dans une mare à purin, le séjour réparateur dans une maison close de Nancy. Finalement, Boudard perd ses deux compagnons dans un combat près de Gravelotte, Gaspard (repris de justice évadé) « flingué » dans le dos par Herlier et Herlier (proxénète et ex-collabo) tué par les Allemands. On sent que, ce jour-là, Alphonse Boudard a terminé ses classes et l'on devine que lorsqu'il rentrera à Paris, plus tard, la vie quotidienne lui paraîtra sans saveur.

L'INTRUS

PHILIPPE CLAY



Philippe Clay est de ces artistes privilégiés qui, lorsqu'ils ont quitté la scène, laissent dans l'esprit des spectateurs des images et l'écho d'une voix qui ne s'effaceront pas dans la nuit suivante.

La radio, la télévision et la publicité nous imposent certains noms, mais qu'elles restent silencieuses quelque temps, renonçant au « matraquage », et l'on verra se dégonfler ou s'affaisser rapidement baudruches et marionnettes. Philippe Clay, lui, ne doit rien aux procédés de fabrication. Son talent s'impose sans micro ni artifices commerciaux.

Il lui suffit d'apparaître pour créer un climat. A ses débuts on pouvait craindre que sa haute et mince silhouette ne l'enfermât dans un répertoire insolite et restreint et certes le *Noyé assassiné* lui a valu sa première popularité. Mais s'il n'a pas changé physiquement, s'il est resté le grand garçon filiforme vêtu de noir des *3 Baudets* et de la *Fontaine des 4 Saisons*, il a approfondi ses ressources, cultivé sa voix, ses dons de mime et sa souplesse dansante, travaillé sa mise en scène et soigneusement choisi son répertoire, qui va d'une mélodie presque tendre à une histoire tragique rapportée par Jacques Prévert avec musique de Jacques Debronckart.

Sur les tréteaux où se trémoussaient avant lui une fille aux jambes trop courtes et un chanteur hurleur, c'est le mystère ambigu du music-hall qui entre en scène avec Philippe Clay.

16 MARS 1960

22 MARS 1966

Les EXPOSITIONS

Par R. CHARMET

• La première exposition de BEL-KHODJA, remarqué aux deux dernières biennales de Paris, montre un curieux style de figures-signes, disposées en compartiments, illustrant des thèmes sociaux ou psychologiques, avec une invention de formes et une violence morale frappantes (Galerie Duncan).

48, rue du Croissant - II

1 MARS 1966

RAYNAUD :
qui perturbe

ans un drian. Dans sa série des *Interdictions*, il adaptait le système plastique basé sur le contraste horizontal-vertical et sur l'équilibre des surfaces par la réponse des formes et des couleurs entre elles. Mais à la leçon néo-plasticienne, il adjoignait le pouvoir de contestation du réel. A la sérénité formelle, il opposait les entraves à la liberté. Le mur hérissé de tessons de bouteilles, les multiples interdictions qui contraignent l'automobiliste, les forces quotidiennes visant à produire un malaise.

Jean-Pierre Raynaud alla plus avant dans la mise en situation de l'objet à mesure qu'il amplifiait la puissance obsessionnelle de ses *psycho-objets*. Tandis que Polamereulle créait un espace mental, Jean-Pierre Raynaud tendait vers des situations plus immédiatement esthétiques en même temps que plus agressives, principalement par l'emploi de photographies d'aliénés choisies parmi les plus dramatiques.

L'objet psychologique

Jean-Pierre Raynaud utilise l'objet à des fins quelque peu contradictoires : d'abord pour la qualité plastique de celui-là, ensuite pour son pouvoir de suggestion. Ainsi des béquilles prises dans le ciment ou des pots de fleurs uniformément recouverts de couleur rouge et marqués du chiffre 3. Ces pièces, qui aiment à flirter avec la ma-